

TEMOIGNAGE DE MONSIEUR DUVELBOURG, GREFFE DU REIN

Rognes octobre 2008

En juillet 92 le néphrologue de l'hôpital Rangueil à Toulouse m'apprend que mon insuffisance rénale arrive en phase terminale. C'est donc la dialyse qui m'attend, trois fois par semaine, quatre heures par séance. A ce moment précis, le mot dialyse ne me parle pas vraiment. J'ai vingt sept ans, depuis l'âge de six ans je vis avec une insuffisance rénale, je ne me rends pas compte de ce qui m'arrive.

Pour les séances de mise en place, c'est à dire les trois premières qui ne durent qu'une heure trente, deux et trois heures, on m'épargne la salle d'attente que je ne découvrirai qu'à la quatrième séance. Le mardi suivant, quelques minutes avant dix huit heures, pour ma première vraie séance de dialyse qui va durer quatre heures, j'entre dans la salle d'attente. Une petite dizaine de personnes est là. Elles ont entre une quinzaine d'années pour le plus jeune, et plus de soixante pour les deux ou trois plus âgées. Dès ce moment je commence à comprendre ce que représente moralement et ce qu'implique physiquement le fait de devenir dépendant d'une machine qui va nettoyer tous les deux jours mon sang. Certains sont là depuis des années, faute de greffons disponibles ou parce que leurs compatibilités biologiques ne sont pas assez larges. Ils sont épuisés, les bras déformés par des veines gonflées que l'on pique depuis des années, les régimes alimentaires sont draconiens. Le dialogue est difficile, je ne sais pas comment les aborder, mais de toute façon personne ne se parle. Nous allons nous côtoyer environ dix minutes tous les deux jours pendant six mois. Puis, vers dix huit heures, chacun rejoint son box pour y être branché. Les machines commencent à biper. Quatre heures durant les machines ne vont cesser de biper à intervalles réguliers demandant des recharges d'EPO entre autres. Il est impossible de se reposer, la machine épure et je la regarde travailler, je regarde mon sang aller et venir à travers le filtre en me demandant ce qui se passerait si je ne venais plus.

Il y a seize ans, je suis resté six mois en dialyse. Aujourd'hui, le temps d'attente d'une greffe est de deux ans. De ce groupe de personnes avec lesquelles je dialysais, je suis arrivé le dernier, j'en suis parti le premier. J'en garderai un fort sentiment de culpabilité tant il était injuste de partir en premier. Tout se précipite un matin de janvier 93 lorsque l'hôpital Rangueil m'appelle: il y a un greffon disponible. Les compatibilités semblent correspondre, je dois me rendre le plus vite possible à l'hôpital. Ensuite tout va très vite, le conditionnement pour l'opération, la greffe, le réveil plus que douloureux et les premiers résultats d'analyses qui semblent parfaits. La greffe a fonctionné correctement. Très vite les premiers questionnements. A qui était ce rein?

Homme, femme, 15 ans, 30 ans, un parent, un enfant ? Une mort accidentelle certainement. Un couloir d'hôpital où un médecin annonce la terrible nouvelle à une famille effondrée. Puis très vite ce même médecin qui pose la question du prélèvement d'organes à ces gens certainement en état de choc. Ils ont répondu oui. Je suis sûr que la personne décédée n'avait pas laissé de consignes au sujet du prélèvement d'organes. Ces gens, dans la douleur la plus profonde qui soit, s'il s'agissait de leur enfant, ont, de toute leur humanité, répondu favorablement à la demande du médecin. Avaient-ils réfléchi à la question auparavant, ont-ils eu à aller au delà de leurs convictions morales ou religieuses? Combien d'autres ont refusé sans que l'on puisse leur en vouloir. Parce que pour répondre sereinement à une telle question, dans un moment comme celui-ci, il faut avoir pu y réfléchir. Si l'on n'est pas touché de près ou de loin par le problème du don d'organe, il est peu probable que l'on se pose la question. Donc pour susciter la réflexion il faut sensibiliser le grand public. Chaque greffé a pour devoir de faire connaître cette technique qui l'a lui-même sauvé.

Le don d'organe est essentiel, que chacun se pose la question, que chacun en parle autour de lui, même de façon informelle. A travers le décès d'une personne, on prolonge la vie d'une autre, les médecins, les chirurgiens maîtrisent parfaitement ces techniques. Il ne manque que des greffons.